

MIREILLE BARBIERI

# À fleur de pierre

éditions  
parole

*« Il faudrait parvenir à cette sagesse élémentaire  
de considérer les ténèbres où nous allons sans plus  
d'angoisse que les ténèbres d'où nous venons. Ainsi,  
la vie prend son vrai sens : un moment de lumière. »*

PAUL GUIMARD

*« Le moindre instant de la moindre journée peut  
décréter l'éternité. »*

GEORGES PERROS

Je cherche la clé sous la pierre, à gauche de la chapelle. Les grosses pierres près des maisons servent toujours à cacher une clé. Le curé a livré cette information, comme un secret de paroisse, à quelques privilégiés dont je fais partie. Je ne sais pas pourquoi il m'a fait cette confidence puisque je ne fais pas partie de ses ouailles, ni même de ce village.

La clé n'est pas à sa place.

Je soulève un peu plus la pierre. Rien. Mon pouls s'accélère. Je n'aime pas quand les choses ne se déroulent pas comme il se doit. Cet endroit est à moi. C'est mon berceau, mon terrain de jeu, mon refuge, comme une maison de famille où l'on ne vient que rarement. On sait qu'elle est là, elle nous attend.

Si un Dieu habite là, de toute évidence, il doit être un peu sauvage et tolérant tout à la fois, rien à voir avec le Dieu sévère des grandes églises. Je suis certaine qu'il s'accommode très bien de cette cohabitation saisonnière, alors, on s'entend bien lui et moi. Il ne me fait jamais de reproches, même lorsque je tarde à venir traîner *mes guêtres* dans ce patelin perdu. Il sait que de toute façon je reviendrai.

J'appuie sur la clenche et pousse du plat de la main la lourde porte de la chapelle, elle cède sous la pression. La lumière se faufile par la béance. Les particules de poussière en suspens ne semblaient attendre que cet instant pour se mettre en mouvement. Mes yeux ont du mal à s'adapter à la pénombre, mais je connais chaque aspérité, chaque creux des dalles patinées, et c'est d'un pas assuré que je descends les cinq marches qui permettent d'accéder à la nef. Les pierres dégagent une fraîcheur qui enveloppe dès que l'on franchit le seuil.

Les odeurs sont là.

Exhalaisons de renfermé, de moisi, de

vieux bois fatigué, de pierre qui transpire. Le temps se déroule étrangement ici, un rythme différent. Dehors il est linéaire, sans commencement, sans fin. Dedans, il tourne en boucle.

Je m'assois sur le dernier banc de la rangée de gauche. C'est toujours à cet endroit précis que je me pose en entrant dans ma chapelle, une sorte de rituel. De là, mon regard peut embrasser la quasi-totalité de l'intérieur. Deux rangées de bancs en bois sobrement travaillés – seulement quelques volutes aux accoudoirs –, près du chœur, cinq prie-Dieu avec un nom de famille gravé dans le cuivre sur chacun d'entre eux. Ces noms-là n'évoquent rien sauf pour les vieux du village, eux, se souviennent encore de ces familles de notables qui avaient droit aux places d'honneur. Et puis il y a la chaire en bois couleur de miel. C'est rare de trouver une chaire dans une chapelle, mais ici ce n'est pas une chapelle ordinaire, c'est presque une petite église égarée dans la colline, abritée dans un creux de roche.

Je suis bien. Je n'arrive pourtant pas à être toute à mon plaisir ni à ressentir la satisfaction de celui qui est enfin chez lui. Le lieu ne dégage pas les ondes habituelles. Sur un mur il y a un échafaudage à moitié monté jusqu'à hauteur des ouvertures. Un peu plus loin une grande table sur tréteaux barre le passage vers la pièce qui sert de sacristie. Je me glisse jusque-là en passant par le chœur. Je trouve un sac à dos, des provisions, un sac de couchage, une bouteille d'eau et un verre à moitié vide. Une sourde colère monte en moi. Qui s'installe ici ? Qui vient violer ma retraite ? Je sais que quelques personnes y font parfois une halte, mais jamais aucune ne s'est installée, n'a laissé la moindre trace de son passage. Un livre attend une main pour en tourner les pages. C'est un livre de poèmes, je survole quelques lignes puis le referme d'un coup sec. Comble de tout, c'est moi qui me sens de trop, j'ai l'impression de commettre une indiscretion, celle qu'on éprouve lorsqu'on défroisse une lettre chiffonnée qui ne nous était pas destinée. Hors de moi,

je suis prête à expulser ce bazar devant la porte de Mon église avec un mot cinglant que je rédige dans ma tête :

*Vous êtes prié de laisser les lieux dans l'état où vous les avez trouvés et de replacer la clé sous la pierre.*

*Ou :*

*L'endroit n'est pas un camping, vous êtes prié de vous installer ailleurs et de remettre la clé à sa place.*

Je n'ai même pas de quoi écrire. Je suis au bord des larmes. En moi s'agite la gamine à qui on avait saccagé le mini-potager qu'elle avait planté près de la chapelle. Je repars furieuse en direction du village, sans refermer la porte, comme une voleuse.

La chapelle Sainte-Anne est à une demi-heure de marche du village, cela me laisse le temps de me calmer.

Je n'aurais pas dû venir.

Je m'étais dit : fini les rituels, terminé les habitudes, va prendre l'air ailleurs ! Eh

bien non, ça n'avait pas été possible, alors je m'étais accordé une semaine pour ce pèlerinage. Oh rien de religieux ! Tout au plus une sorte de superstition, un rite rassurant.

Je ne sais pas ce qui m'attache à ce lieu, ce qui me retient. Ce n'est pas après mon enfance que je cours, même si j'ai passé ici quinze ans de ma vie. Non, mes souvenirs ne sont ni plus ni moins que ceux de tout le monde, rien d'impérissable. Une enfance ordinaire, des jeux ordinaires avec des gens ordinaires. Alors pourquoi ce sentiment que c'est là et uniquement là, dans cette chapelle, que je peux me rassembler ? Oui c'est bien ça, je rassemble tous les morceaux et je suis entièrement, totalement moi, comme je n'arrive jamais à l'être ailleurs.

Je m'appelle Anna. C'est plus qu'un présage, c'est presque une parenté. Même si sainte Anne est patronne de la Bretagne tout en étant en Belgique patronne des couturières, lingères et dentellières, ainsi que celle des pêcheurs au Québec, c'est ma sainte à moi, ma patronne.

Je ne crois pas en grand-chose, un peu en l'homme, pas vraiment en Dieu, mais dans cette chapelle je sens comme une protection, une présence, une force, et je viens y puiser.

Ici, plus rien n'influe sur ma pensée, je suis avec moi-même, obligée de me regarder en face, sans faux-fuyant.

Ici, je me pose les vraies questions, celles qui permettent de tracer un chemin.

Ici, j'ai pris des décisions, et pas des moindres : changer de travail, ne pas avoir d'enfant, me séparer de celui qui voulait être le père. Pendant toute l'année je tourne autour des questions, je les évite, je crois prendre des résolutions et en fait j'attends ce moment, celui où je dépose sur les dalles de la chapelle tous les poids qui me lestent. Et cette fois le schéma ne peut fonctionner. Quelqu'un est venu briser l'équilibre que je me suis fabriqué entre ces murs épais.

D'habitude, je flâne, j'essaie de trouver de nouveaux raccourcis qui pourraient me conduire de mon refuge jusqu'au village, mais aujourd'hui je dévale la pente sans

même prendre garde à l'étonnante lumière qui se pose sur les flancs de la colline. Le ciel d'un gris velouté, lourd de l'orage qu'il porte, essaie d'envelopper le paysage.

Totalement essoufflée, je traverse la rivière par le pont de bois pour éviter le grand pont en pierres grises où circulent les voitures. J'avance d'un pas énergique jusqu'au Grand Café en contrebas des remparts, près des anciens moulins.

– Georges ?

– ...

– Georges, où es-tu ?

Une tête émerge du plancher, Georges, deux bouteilles dans les mains, s'extirpe de la trappe qui conduit à la cave. Coupe de cheveux toujours impeccable, la même depuis toujours, seule la couleur a définitivement glissé vers le gris. Il a été le meilleur ami de mon père et notre voisin durant toutes les années passées dans ce village.

Vieux garçon et sans enfant, Georges avait un peu adopté la gamine espiègle que j'étais, je courrais partout dans son café et

adorais par-dessus tout me glisser dans les entrailles de sa cave.

– Eh bien ma jolie ! Qu'est-ce qui t'arrive ? Tu as l'air tout agitée. Qui as-tu croisé ? Je te le dis chaque année, ce n'est peut-être pas très prudent de traîner toute seule dans les collines comme tu le fais, en été on ne connaît pas bien tous ceux qui passent par ici, et...

– Georges, je ne risque plus rien, je ne suis pas une gamine et je crois que je connais mieux le coin que toi ! Que se passe-t-il à la chapelle ? J'ai trouvé la porte ouverte et des affaires entassées dans la sacristie, je vais aller voir le curé tout de suite pour l'avertir. Personne ne va donc jamais par là-bas pour que n'importe qui s'y installe sans qu'on s'en aperçoive ?

– Ah, c'est pour ça que tu t'affoles ? Alors tout va bien, ce n'est pas grave.

– Comment ce n'est pas grave, n'importe qui peut faire n'importe quoi dans cette chapelle et tout le monde s'en fout au village ?

– Mais non ! Tu n'es pas au courant ? On rénove.

– Mais il n’y a rien à rénover, elle est en bon état cette chapelle !

– Le maire a obtenu des financements pour refaire les vitraux comme autrefois. Au moment des bombardements, les belles vitres ont volé en éclats, mais après la guerre la chapelle n’était pas vraiment la priorité, alors le curé de l’époque a fait remettre des vitres ordinaires. Moi je ne me souviens même pas de ces vitraux, il faut dire que j’allais le moins possible dans les églises, sauf quand ma mère m’y traînait par la peau du cou. Et puis on a appris que notre chapelle perdue dans les bois, « ta cabane », était classée comme monument de je ne sais plus quelle époque, alors, à la mairie, ils ont décidé de refaire de vrais vitraux à l’ancienne, avec plein de couleurs. Des vitres peintes quoi ! C’est le curé qui leur a mis ça en tête. C’est peut-être une bonne idée, comme ça, il y aura plus de visiteurs et moi j’aurai plus de clients à servir.

– Je n’en sais fichtre rien si c’est une bonne idée ou non pour le village, mais en attendant j’ai l’impression qu’on m’a mise à la porte de chez moi !

– Chez toi, chez toi, tu exagères un peu, c'est tout de même comme le dit le curé, la Maison du Seigneur avant d'être la tienne ! Et ici tu es aussi chez toi, tu le sais. Et après ça sera sûrement sacrément beau, non ?

– Qui va faire les travaux ?

– Il s'appelle Victor, de son nom je ne m'en souviens plus. Il est resté trois jours ici, je lui avais loué la petite chambre sous les toits, et ensuite il s'est installé là-bas, pour s'imprégner de l'atmosphère qu'il a dit. Il ne parle pas beaucoup l'artiste, il est aimable mais pas causant. C'est le curé qui le connaît, je crois qu'ils étaient du même coin et d'après l'abbé c'est un bon verrier, enfin je ne sais pas comment on les appelle ces fabricants de vitraux. Il vient tous les soirs, il a gardé la chambre ici, pour la toilette, mais il dort souvent là-bas. Il a embauché un gars du village pour l'aider, c'est encore le curé qui le lui a présenté, un petit jeune pas trop tranquille d'après ce qui se dit et je ne sais pas s'il a bien fait le curé.